

Vies et morts de Marie
The Four Lives of Marie

Mariel O'Neill-Karch

Number 84 (3), September 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

O'Neill-Karch, M. (1997). Review of [Vies et morts de Marie : *The Four Lives of Marie*]. *Jeu*, (84), 20–22.

MARIEL O'NEILL-KARCH

Vies et morts de Marie

Écrite en 1989, publiée aux Herbes rouges en 1995, couronnée l'année suivante par le prix du Gouverneur général, la pièce *les Quatre Morts de Marie*¹ a enfin connu sa première production professionnelle. Que ce soit à Toronto et en anglais a de quoi étonner, même si le théâtre Tarragon a très souvent inclus, dans sa programmation, des pièces québécoises contemporaines, surtout celles de Michel Tremblay. Le directeur artistique y aura sans doute reconnu une œuvre importante qui présente, avec finesse et sensibilité, quatre épisodes dans la vie d'une femme d'une vitalité remarquable, qui peut conjurer suffisamment sa peur de mourir pour la transformer en façon de vivre.

L'enfance de Marie est marquée par la création d'histoires, une série d'aventures dans lesquelles elle fait entrer ce que lui raconte sa mère, des bribes de ce qu'elle lit au sujet de Christophe Colomb et de ce qu'elle entend de son ami Pierrot, pour créer un monde parallèle qu'elle peut contrôler. Dans la deuxième partie, marquée par l'abandon de sa mère et la mort de son père, Marie cherche toujours à comprendre un univers qui lui paraît injuste et se lance, sans succès, dans une mini-aventure terroriste. Devenue adulte, Marie s'enfonce de plus en plus dans un monde parallèle, peuplé d'amis étranges qui ressemblent à des doubles déçus d'êtres aimés avec qui elle essaie, au cours d'une fête, de partager ses fantasmes. Enfin, elle se retrouve seule en haute mer, dans une frêle embarcation, face à son destin. Cette quatrième « mort » n'est pourtant pas plus définitive que les trois précédentes, puisque le personnage vogue toujours au moment où le noir se fait.

La scénographie de Sue LePage, en forme d'ellipse, transformait l'espace rectangulaire du théâtre Tarragon en foyer

1. Voir, entre autres, le « coup de cœur » de Pierre Lavoie, « Marie, Simon, Carole et les autres » dans *Jeu* 79 1996.2, p. 105-107, ainsi que le texte de Carole Fréchette, « Pour donner une forme à la vie » dans *Jeu* 80 1996.3, p. 227-229, où l'on retrouve l'auteure derrière ses personnages.

The Four Lives of Marie

TEXTE DE CAROLE FRÉCHETTE ; TRADUCTION : JOHN MURRELL.
MISE EN SCÈNE : JACKIE MAXWELL, ASSISTÉE DE LAURA DE CARTERET ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : SUE LE PAGE ;
ÉCLAIRAGES : PAUL MATHIESEN ; MUSIQUE : MICHAEL WHITE.
AVEC NANCY BEATTY (SIMONE ET SYLVETTE), SHAWN DOYLE (LOUIS), JERRY FRANKEN (THÉO ET THOMAS), PATRICK GALLIGAN (PIERROT DESEAUTELS, PIERRE ET PIERRE-JEAN) ET TANJA JACOBS (MARIE). PRODUCTION DU TARRAGON THEATRE DE TORONTO, PRÉSENTÉE DU 23 AVRIL AU 25 MAI 1997 ET EN PROLONGATION JUSQU'AU 2 JUIN.



conique, figurant scéniquement le parcours de Marie qui va, au cours de ses quatre vies, tourner, comme une planète, autour d'un même centre de gravité, l'enfance qu'elle ne peut ni ne veut oublier. Les spectateurs entouraient le plateau sans gêner les comédiens qui évoluaient avec une étonnante liberté de mouvement dans diverses aires de jeu, grâce à une piste, de forme ovale, leur permettant de se déplacer

dans l'espace et dans le temps. Divers lieux de la mémoire, reliés au cœur même de la pièce, surtout la cuisine de la maison familiale et les différentes habitations de Marie, se succèdent au centre de la scène ovoïde, quelques degrés plus bas que la piste, dans les profondeurs, là où s'est produit le big-bang qui a déstabilisé la vie – ou les vies – de Marie, la projetant en orbite autour d'elle-même. La toute dernière image de Marie, suspendue au-dessus de l'espace dans une frêle embarcation onirique, souligne l'unité profonde de cette scénographie cosmique.

Tanya Jacobs, très convaincante dans le rôle-titre, martelait souvent la piste ovale et ondulante pour explorer son domaine restreint, s'interrompant dans sa course pour parler à son ami Pierrot ou s'arrêtant pour méditer devant un vieux camion rouillé qui, au cours de la troisième « vie » du personnage de Marie, s'est transformé en logement, signe de la déchéance qui la menace.

Il fallait aussi voir Nancy Beatty interpréter avec un même bonheur deux rôles secondaires. Elle campait d'abord Simone, la mère fébrile, électrisée, tiraillée entre le devoir et un besoin impérieux de fuite, qui courait de la table à l'évier et de l'évier à la table, incapable d'atteindre la vitesse qui lui permettrait de se maintenir en orbite plutôt que de tomber en chute libre comme elle le fait à la fin de cette scène. Dans le troisième fragment, elle jouait l'influencable Sylvette, qui se comporte à la fête que donne Marie comme si c'était la chose la plus naturelle du

monde que de prendre des petits pois pour des œufs de poisson et du lait pour un petit coulis de fleurs exotiques.

C'est pour suivre les directives de Carole Fréchette et non pas par mesure d'économie que le théâtre Tarragon a distribué plus d'un rôle à certains interprètes. Patrick Galligan en jouait trois : Pierrot, Pierre et Pierre-Jean. Leurs noms font écho. Un seul et même interprète. S'agit-il du même personnage ? Rien ne permet d'en être sûr, et c'est tant mieux.

La mise en scène de Jackie Maxwell a moins réussi, cependant, à rendre l'une des subtilités du texte. Au cours de la soirée donnée par Marie, Sylvette lui apporte une cassette sur laquelle sont enregistrés les bruits, la musique et la conversation d'une



Patrick Galligan et Tanya Jacobs dans *The Four Lives of Marie*. Photo : Michael Cooper.

Tanya Jacobs (Marie) dans *The Four Lives of Marie*, de Carole Fréchette, présenté par le Tarragon Theatre de Toronto. Photo : Michael Cooper.

autre fête qui se superpose progressivement à la première. « L'ensemble a un petit côté irréel, avec, de temps en temps, des accents de vérité », lit-on dans les didascalies. Mais une scène de cet enregistrement qui aurait pu, qui aurait dû être extraordinaire a été escamotée, celle où une femme raconte qu'en ouvrant son frigo elle a aperçu, au fond, un homme avec une cuisse de poulet à la main. Alors que Marie dit à un de ses invités : « [...] mange ton petit nid, et fais attention de ne pas t'étouffer avec les plumes », la femme raconte qu'elle a fouillé dans la bouche de l'homme, dans sa gorge et jusque dans ses boyaux, reprenant tout : « Le jambon, le camembert, le yogourt minceur, les choux à la crème et jusqu'aux nids d'oiseaux tropicaux à cent dollars la petite boîte². » Belle convergence de deux mondes régis par les conventions du réalisme magique que la mise en scène de Jackie Maxwell n'a pas suffisamment soulignée. Mais ce détail ne change rien à l'impression générale créée par ce très bon spectacle, qui s'est vu prolongé d'une semaine. ■

2. Carole Fréchette, *les Quatre Morts de Marie*, Montréal, les Herbes rouges, p. 95.